

**Marcel PARENT**

## **POUR UN POT COMMUN DU REMUE-MÉNAGES**

---

N'est-il pas légitime qu'un militant dont le socialisme, par atavisme, remonte à la nuit des temps, encarté depuis près d'un siècle : grand-père socialiste S.F.I.O., maire-adjoint de son village ; père secrétaire de rayon et secrétaire à l'organisation de la Région limousine du Parti communiste, puis simple adhérent du Parti socialiste ; lui-même, depuis 1956, militant du Parti socialiste, en charge de diverses fonctions dans les instances dirigeantes puis élu municipal, maire-adjoint délégué à l'urbanisme et au logement dans une ville de banlieue parisienne, fort de ses quartiers de noblesse paysanne et prolétaire, se sente l'envie de ruer dans les brancards tant est lamentable le spectacle qu'offre, dans cette première décennie du XXIème siècle, une gauche en miettes face à un capitalisme mondial triomphant ?

Si, comme le pensait Jaurès, « le courage, c'est de chercher la vérité et de la dire », il serait grand temps de faire le bilan de nos échecs et de nos erreurs. Sans complaisance. Pour repartir dans le bon sens.

Foin des jeux d'appareil. Tout sur le tapis. Dans une démarche de libre examen.

Il y avait ceux qui croyaient à la Révolution et ceux qui croyaient à la Réforme. Ils visaient, les uns et les autres, à la transformation sociale. Ils ont connu un double échec.

L'effondrement des régimes communistes prouve à l'évidence que la Révolution a été impuissante à créer un autre type de société, plus juste et durable. La faute en incombe au stalinisme.

Le Réformisme, dans le cadre du système capitaliste, a été incapable de transformations sociales structurelles en profondeur. S'il y a eu des avancées sociales, le capitalisme a toujours su les contrer ou les récupérer à son profit. Il se sent maintenant assez fort pour démanteler les acquis sociaux.

Devant leur double échec, Révolutionnaires et Réformateurs doivent se tracer une nouvelle voie. A mes yeux, celle d'un réformisme révolutionnaire.

Tous s'accordent maintenant à penser que la transformation sociale ne peut être que le résultat d'un processus démocratique. L'idée que les « forces directrices », pour parler comme Staline, doivent diriger le mouvement révolutionnaire et que la fin justifie les moyens est abandonnée depuis belle lurette. Les vingt et une conditions du Congrès de Tours semblent, aujourd'hui, bien obsolètes. Mais nul relevé de conclusions n'a été véritablement fait.

Il nous faut prendre du recul et nous atteler à un travail d'analyse pour solder le passé et pour comprendre le monde dans lequel nous vivons, apporter des réponses et des ripostes adaptées, bâtir un projet permettant de mobiliser les énergies et de redonner un sens à l'action militante.

Mise à plat donc, sans a priori, des problèmes et des solutions où analyse intellectuelle, éthique et doctrine s'étaient mutuellement. Foin de querelles de chapelles et de personnes. L'honnêteté de la démarche doit reposer sur la souveraineté des arguments.

Nos partis sont-ils à même d'accomplir la démarche ? Actuellement, je serais, hélas, tenté de répondre non.

Car il faut voir loin. Et je ne vois nulle part le Marx, le Lénine ou le Jaurès capable de faire les synthèses nécessaires et de tracer des perspectives à très long terme. Je vois des techniciens ou des gestionnaires qui ne pensent guère au-delà du quotidien ; des énarques là où il faudrait des visionnaires capables d'impulser une espérance mobilisatrice.

Que l'on m'entende bien. Je n'ai nul mépris pour les gestionnaires. Il en faut. J'ai même écrit quelque part que « le socialisme sera gestionnaire ou ne sera pas ». Cela me paraît une évidence. Mais la gestion doit être au service de l'idéologie et non l'inverse.

Si nul penseur ne se distingue, il faut faire avec ce que l'on a. La toute puissance du capitalisme actuel nous impose un devoir de réflexion commune. Alors, appliquons-nous à réfléchir ensemble.

Quels pourraient être les axes de notre réflexion ?

En premier lieu se pose le problème de l'exercice du pouvoir. Le pouvoir pour quoi faire ?... Le pouvoir pour le pouvoir ?... Ou le pouvoir pour changer la vie ?...

Il n'est pas inutile de revenir au dialogue idéologique qui s'était instauré, en 1963/64, entre la S.F.I.O. et le Parti communiste. Dialogue occulté et renvoyé aux oubliettes par la démarche mitterrandienne, résolument pragmatique, de conquête du pouvoir et qui nous a conduits à l'impasse dans laquelle nous sommes. Ce dialogue posait pourtant des questions essentielles dont nous ne pouvons pas faire aujourd'hui l'économie.

Écoutons Roger Quilliot qui, pour la S.F.I.O. en fut le rapporteur : « Pour gouverner valablement et marquer notre époque d'une empreinte profonde, il ne suffit pas – l'expérience le prouve – d'un programme ; il y faut encore une certaine communauté de vues et de méthodes. Si demain socialistes et communistes devaient susciter de grands espoirs – et de grandes craintes – par l'établissement d'un programme commun, ce ne pourrait être que pour aller au-delà d'un réformisme de circonstance et pour avancer dans la voie du socialisme. Mais il leur faudrait alors s'accorder sur l'objectif lui-même et les moyens d'y atteindre, donc au niveau des principes ».

*Les Communistes et nous –*

*Chapitre I – Le grand schisme*

Et plus loin, il insiste :

« Lorsqu'il s'agit d'entamer quelques réformes, en accord avec une organisation démocratique, qui ne remette en cause ni le salariat, ni les fondements du système capitaliste, mais se contente d'en corriger les mécanismes, la définition d'un programme suffit. Mais si, au travers des réformes, on envisage de modifier profondément les structures de la société, une entente sur les objectifs et sur les méthodes s'impose ».

*Chapitre VIII – Un certain silence.*

Si le but ultime reste l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme et la possibilité, dans le cadre d'une vie sociale harmonieuse, de l'épanouissement des potentialités

de chacun, il ne faut pas se voiler la face, se posera nécessairement le problème de la rupture. Si l'on veut stopper puis inverser la logique capitaliste du profit, l'accompagnement social ne suffira pas.

Se posera, aussi, nécessairement le problème de l'économie de marché, cadre que le P.S. accepte tout en reconnaissant que le marché ne saurait tout régler : « Oui à l'économie de marché, disait Jospin, non à la société de marché ». C'est bien le moins. Mais comment échapper à la société de marché si l'on accepte l'économie de marché ?

Quelle place peuvent prendre la démocratie participative et l'autogestion, qui sont, à terme, les objectifs à atteindre, la gestion démocratique, dans de vastes ensembles à l'échelle des continents ?

Plus modestement, comment assurer la promotion de l'intelligence et la promotion du civisme, relancer l'ascenseur social ?

36 et le Front populaire nous ont ouvert la voie. Le temps d'une embellie. Certes. Notre ambition doit être d'aller bien au-delà.

En quoi le Front populaire nous ouvre-t-il le chemin ? Il est porteur de valeurs symboliques. Il a derrière lui les Révolutions : 89, 93, 48, la Commune de Paris. Il est l'héritier des luttes passées et il est porteur, dans un élan de fraternité et d'allégresse, des espoirs des deux rameaux du socialisme.

C'est cet élan populaire des forces du progrès et de la joie qu'il nous faut retrouver. Tout cela passe par la mise en commun. Simultanément, et de la base au sommet. Le grand débat, avec la volonté d'aboutir, doit s'instaurer, rassemblant non seulement P.S. et P.C. mais aussi la L.C.R. et toutes les forces altermondialistes qui déploient des trésors d'énergie et d'intelligence mais qui n'ont pas encore su donner à leur mouvement les débouchés politiques nécessaires.

La mise en pot commun d'un grand remue-méninges, avec pour objectif la refondation d'un grand parti de gauche – qu'on l'appelle socialiste ou communiste peu importe, je n'ai jamais fait clairement la distinction entre les deux termes et Jaurès les employait l'un pour l'autre – est le premier pas qui, dans la fidélité aux idéaux de la Commune de Paris et du

Front populaire, doit ramener les forces de progrès rassemblés sur les chemins de l'humanisme révolutionnaire et des lendemains qui chantent.